

LE SÉMINAIRE, X : L'ANGOISSE DE JACQUES LACAN

Gilbert Diatkine

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2005/3 - Vol. 69
pages 917 à 931**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-3-page-917.htm>

Pour citer cet article :

Diatkine Gilbert, « Le Séminaire, X : L'angoisse de Jacques Lacan »,
Revue française de psychanalyse, 2005/3 Vol. 69, p. 917-931. DOI : 10.3917/rfp.693.0917

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le Séminaire, X : L'angoisse de Jacques Lacan¹

Gilbert DIATKINE

Le séminaire de Lacan de l'année scolaire 1962-1963, publié en 2004 par Jacques-Alain Miller, montre un Lacan étonnamment amène envers ses adversaires habituels de la SPP et de l'API. Il présente le colloque tenu en 1960 à l'hôpital de Bonneval², et qui a été la dernière discussion globale entre son mouvement et la SPP, comme le point de départ de sa réflexion sur l'angoisse³. Il lit ce qui se publie dans la *Revue française de Psychanalyse*, fait l'éloge de Béla Grunberger⁴ et celui de Maurice Bouvet⁵, après l'avoir critiqué⁶. Conrad Stein⁷, alors déjà membre titulaire de la SPP, et André Green⁸, encore membre adhérent, jouent un rôle actif dans ce séminaire, de même que Piera Aulagnier, François Perrier et Wladimir Granoff⁹, qui vont quitter son mouvement peu de temps après. Il lit aussi l'*International Journal of Psychoanalysis* et, malgré ses sarcasmes, voit l'importance des travaux sur le contre-transfert de Margaret Little¹⁰ et de Lucia Tower¹¹. On peut lier cette atténuation relative, et provisoire, du ton polémique habituel de Lacan au fait que son groupe, la « Société française de psychanalyse », a été accepté comme

1. Lacan (1962-1963), *Le Séminaire*, 10 : « L'angoisse ».

2. H. Ey (dir.), *L'inconscient* (VI^e Colloque de Bonneval, 1960), Paris, Desclée de Brouwer, 1966, 424 p.

3. *S* 10, p. 40.

4. *S* 10, p. 239.

5. *S* 10, p. 141.

6. *S* 10, p. 112.

7. *S* 10, p. 239, 288 et 294.

8. *S* 10, p. 390.

9. *S* 10, p. 174.

10. *S* 10, p. 160 et sq.

11. *S* 10, p. 225.

Groupe d'Étude de l'Association Psychanalytique internationale depuis août 1961¹, et est entré dans le processus qui doit en faire une société composante au congrès suivant de l'API en 1963. Il est possible aussi que Lacan ne se soit pas fait beaucoup d'illusions sur l'issue de ce processus (qui aboutira à son exclusion définitive et à la réintégration à l'API d'une partie de son groupe sous la forme de la création de l'Association Psychanalytique de France), mais que son évolution personnelle l'ait conduit à assumer l'originalité de ses idées par rapport à Freud, et donc à avoir moins besoin de démontrer sur un mode polémique qu'il était le seul « freudien » authentique.

LA FIN DU « RETOUR À FREUD »

En effet, il est frappant de voir que, dans ce séminaire, au lieu de chercher à montrer à tout prix, comme il l'a fait jusque-là, que ses idées ne sont que celles de Freud, méconnues avant lui par des lectures hâtives et des traductions fautives, Lacan repère maintenant de nombreuses « vacillations dans la doctrine de Freud »². Il énonce clairement ses désaccords avec elle, en sorte que le lecteur peut plus facilement décider sur quels points il a à choisir entre Freud et Lacan, et sur quels points les apports de Lacan complètent utilement la théorie psychanalytique. Les divergences portent d'abord sur la théorie de l'angoisse telle qu'elle est développée dans *Inhibition, symptôme, angoisse*³ : le signal d'angoisse n'est pas dans le moi, mais « dans le moi idéal »⁴ ; l'angoisse de la naissance n'est pas de nature phylogénétique, et l'idée de « peur ancestrale » lui paraît absurde⁵. L'angoisse de séparation de l'enfant ne porte pas sur la mère, mais sur les enveloppes embryonnaires⁶. L'idée de « roc de la castration », proposée dans *Analyse terminée et analyse interminable*, doit être transformée⁷. Freud n'a pas compris grand-chose à l'inquiétante étrangeté⁸. La théorie freudienne du masochisme⁹, comme celle du deuil, sont insuffisantes¹⁰ : il ne suffit pas de dire que le deuil est une identification à l'objet perdu.

1. E. Roudinesco (1986), *Histoire de la psychanalyse en France*, 2, Paris, Le Seuil, p. 338.

2. *S* 10, p. 377.

3. « Dans le discours d'*Inhibition, symptôme, angoisse*, on parle, Dieu merci, de tout sauf de l'angoisse » (*S* 10, p. 18).

4. *S* 10, p. 138.

5. *S* 10, p. 74.

6. *S* 10, pp. 142-143.

7. *S* 10, p. 58 et 161.

8. *S* 10, p. 60.

9. *S* 10, p. 125.

10. *S* 10, p. 132.

« Nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons dire : J'étais son manque¹ ». Dans *Psychanalyse d'un cas d'homosexualité féminine*, Freud a certes raison de dire que la conduite scandaleuse de la jeune homosexuelle dissimule le désir inconscient de recevoir un enfant du père : mais, plus qu'un enfant du père, c'est le phallus qu'elle veut². En général, Freud a manqué la question de la femme³. Mais, au-delà de la féminité, c'est toute la conception freudienne du monde interne qui doit être mise en question⁴. Freud a aussi raté l'essentiel dans *Totem et tabou*. L'important, c'est la circoncision⁵. La notion d'automatisme de répétition est critiquable : pourquoi la répétition serait-elle automatique ? On répète pour réveiller le souvenir de Dieu⁶. Freud a aussi tort de voir un « sacrifice » dans la défécation de l'Homme aux loups au cours de la scène primitive. En fait, c'est un « passage à l'acte » au sens où l'entend Lacan⁷.

Avec cette prise de distance par rapport à Freud, une partie essentielle du programme du « Discours de Rome » passe à l'arrière-plan. En 1953, il s'agissait de montrer que la psychanalyse était la même chose que l'analyse linguistique⁸ : il fallait identifier la métaphore au déplacement, la métonymie à la condensation, et le signifiant avec le représentant psychique de la pulsion⁹. En 1962-1963, il pense peut-être encore que l'inconscient est structuré comme un langage, mais il n'en fait plus son mot d'ordre. Peut-être parce qu'il n'a plus à démontrer son orthodoxie, Lacan ne s'oblige plus à torturer les concepts de Freud pour les faire coïncider avec les siens.

L'AFFECT

L'affect se prêtait particulièrement mal à cette opération, comme André Green l'avait relevé dans *Le discours vivant*¹⁰. Dans *Psychanalyse et langage*¹¹, Green remarque que la prise en compte de l'affect s'oppose à toute théorie structurale de la psychanalyse. En effet, seule la linguistique synchronique est

1. S 10, p. 166.

2. S 10, p. 145.

3. S 10, p. 152.

4. S 10, p. 328.

5. S 10, p. 239.

6. S 10, p. 290.

7. S 10, p. 301.

8. J. Lacan (1953), *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, p. 277.

9. J. Lacan (1959), *À la mémoire d'Ernest Jones : sur sa théorie du symbolisme*, p. 714.

10. A. Green (1973), *Le discours vivant*, Paris, PUF.

11. A. Green (1979), *Psychanalyse, langage, l'ancien et le nouveau*, in *Propédeutique*, Seyssel, Champ Vallon, 1995, p. 204.

structurale. Or l'affect se développe dans le temps et, loin d'être soumis aux structures du système des phonèmes, il peut aller, au contraire, jusqu'à le disloquer et à « détruire toute systématisation ». L'assimilation du représentant psychique de la pulsion au signifiant pose la question du devenir de l'affect, dont Freud montre que, dans le refoulement primaire, il se dissocie du représentant psychique de la pulsion, et suit un destin propre¹. Que devient l'affect si on remplace le « représentant-représentation » par le signifiant ? La question ne se pose plus dès que Lacan fait du « signifiant » un concept original qui n'a plus qu'un rapport indirect avec la représentation inconsciente et avec le signe saussurien.

Interrogé en 1974 à la télévision² sur le reproche que lui avait fait André Green d'avoir négligé la question de l'affect, Lacan répondit qu'il en avait traité dans ce séminaire, *L'angoisse*. En fait, la question est évacuée dès le 21 novembre 1962³, où Lacan, commentant un article de David Rapaport⁴, fait de l'affect une catégorie psychologique fourre-tout qui n'a pas sa place dans la théorie psychanalytique. Il en fera la démonstration tout au long du séminaire en mettant en place peu à peu un tableau à double entrée où se croisent les mots dont se compose le titre du livre de Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, et certains affects, comme le souci, le sérieux et l'attente⁵. Au cours de l'année, ce tableau se complète d'une séance à l'autre. Le résultat final est énigmatique⁶ :

Inhibition	Empêchement	Embarras
Émotion	Symptôme	Passage à l'acte
Émoi	<i>Acting out</i>	Angoisse

Ce qui se présente comme un non-sens dans un texte de Lacan peut toujours témoigner de la faiblesse intellectuelle du lecteur. Mais il peut aussi indiquer que Lacan tient le problème posé pour n'ayant pas de sens. Lacan n'a pas changé d'avis sur la question de l'affect : on peut inventer autant d'affects que l'on veut, et leur mise en relation a encore moins de valeur que le livre de

1. Freud (1915), Le refoulement, *OC*, Paris, Gallimard, p. 55, p. 191.

2. J. Lacan (1974), *Télévision*, Paris, Le Seuil.

3. Lacan, *S* 10, p. 29.

4. D. Rapaport (1953), On the psychoanalytic theory of affects, *Internat. J. Psychoanal.*, 34, 177-198.

5. *S* 10, p. 12.

6. *S* 10, p. 93 et 131.

Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, référence essentielle des analystes américains, et cible principale de la critique de Lacan. Un seul affect intéresse Lacan, l'angoisse.

L'ANGOISSE

L'angoisse du retour au sein maternel

Fait exceptionnel, ce séminaire contient deux fragments cliniques personnels. L'un est un fragment de cure¹, l'autre est le fantasme suivant : Lacan s'est imaginé, masqué, face à une mante religieuse géante, sans savoir si elle le prend pour un mâle ou pour une femelle, parce qu'il ne se voit pas dans son regard². Que lui veut-elle ? (*Che vuoi ?*) Le fantasme du retour au sein maternel, qui est, pour d'autres, l'image même de la félicité, est, pour Lacan, la source première de toutes les angoisses³ : « Ce qui provoque l'angoisse, c'est tout ce qui nous annonce, nous permet d'entrevoir qu'on va rentrer dans son giron⁴ » Ce type d'angoisse est très important dans la psychopathologie de la vie amoureuse, où un sujet, après avoir obtenu la réponse favorable qu'il désirait de l'objet aimé, recule brusquement en se demandant ce que l'autre va lui faire, illustrant « le rapport essentiel de l'angoisse au désir de l'Autre » : « Que me veut-il/elle ? »⁵ On le rencontre aussi presque constamment dans le mouvement par lequel les adolescents se déprennent de leurs objets maternels. La crainte que l'excès de sollicitude maternelle n'aboutisse à l'abolition du désir du sujet est primordiale pour Lacan⁶.

C'est aussi en plaçant ce type d'angoisse dans une position centrale que Laplanche a développé par la suite sa théorie personnelle des « signifiants énigmatiques » : que me veut ce sein qui s'approche de moi ?

L'angoisse de castration

L'angoisse de castration est seconde par rapport à cette angoisse du retour au sein maternel, que Lacan décrit comme une captation totale par

1. *S* 10, p. 219.

2. *S* 10, p. 14.

3. Le fantasme de retour au sein maternel est un fantasme d'impuissant (*S* 10, p. 215).

4. *S* 10, p. 67.

5. *S* 10, p. 14.

6. « Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui fait désir, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande, de la demande qui ne saurait défaillir » (*S* 10, p. 67).

l'image dans le miroir¹. La seule chose qui résiste à cette menace d'absorption, c'est l'investissement auto-érotique du phallus, qui constitue pour le sujet une « réserve libidinale »². Il en « résulte » une « cassure dans l'image spéculaire », qui fonde la conception lacanienne du fantasme de castration.

Le scénariste Pascal Bonitzer, qui connaît bien la pensée de Lacan, a fait illustrer remarquablement cette idée par le cinéaste André Téchiné dans son film, *Les temps qui changent*. Le héros, interprété par Gérard Depardieu, un ingénieur riche et puissant, chargé d'un important chantier à Tanger, veut sortir d'un hôtel sans voir une porte vitrée fermée, impeccablement astiquée, et qui ne lui renvoie donc pas son image. Il se heurte violemment contre elle, et se blesse le nez. Le choc est si fort qu'il perd presque connaissance et qu'on l'entend murmurer, à celui qui le relève : « J'ai la chiasse ! » Il a aussi perdu son contrôle sphinctérien.

Le héros a failli être absorbé totalement par son image dans le miroir, comme Narcisse se noie. C'est sa blessure au nez qui le sauve de la « captation imaginaire ».

Dans cette conception, le fantasme de castration n'est plus une théorie sexuelle infantile, résultant de la confrontation des désirs sexuels du sujet à la réalité de la différence des sexes, comme chez Freud, mais relève seulement du narcissisme, et d'une conception du narcissisme elle-même bien particulière. Lacan admet d'ailleurs aussi plus classiquement que l'angoisse de castration apparaît aussi quand le manque du phallus apparaît à la place de l'objet du désir (ce qui est une façon de dire que l'angoisse de castration est aussi liée à la perception de la différence des sexes)³. L'idée de Lacan apporte un supplément à la conception de Freud en éclairant certains faits cliniques, comme ces aventures sexuelles avec des personnages méprisés, à la veille d'un mariage avec un objet aimé. L'idée de la constitution d'une « réserve libidinale » au seuil d'une relation amoureuse satisfaisant en apparence tous les désirs du sujet explique bien ces conduites paradoxales.

L'angoisse de séparation

Prenant le contre-pied de l'expérience commune, Lacan dénie à plusieurs reprises la réalité de l'angoisse de séparation. Pour qui a été témoin du désarroi de Lacan, quand l'un de ses patients, excédé, mettait fin à la cure, il est permis

1. S 10, p. 19.

2. S 10, p. 57.

3. S 10, p. 53.

de croire qu'il savait aussi très bien que la perte de l'objet est angoissante. Il n'empêche : Lacan affirme à plusieurs reprises que ce n'est pas l'absence, mais la présence du sein maternel¹, ou de l'objet en général², qui est angoissante. Il retourne la démonstration de Freud dans « Au-delà du principe de plaisir » : si l'enfant jette la bobine, ce n'est pas pour maîtriser sa disparition, c'est pour faire disparaître une source d'angoisse³ !

Comme il est tout de même très difficile de soutenir que l'angoisse de séparation n'existe pas, Lacan concède à l'enfant une angoisse d'être séparé non de la mère, mais des enveloppes placentaires. Encore ces enveloppes ne sont-elles que des parties de l'enfant, détachables de lui, tout comme le sein. Ce n'est pas l'enfant qui suce le sein, c'est le sein et le placenta qui sucent le corps de la mère⁴.

L'angoisse de la naissance

C'est cette angoisse d'être séparé des membranes embryonnaires qui explique pour Lacan l'angoisse de la naissance, et non, comme le croit Freud, une quelconque reproduction phylogénétique⁵. D'ailleurs, le schéma anatomique des rapports du placenta et du fœtus ressemble assez à l'une des figures géométriques qui représentent pour Lacan la topologie nouvelle de l'espace psychique, le *cross-cap*⁶. Mais l'angoisse de la naissance est avant tout une angoisse d'intrusion (de l'air dans les poumons) et non une angoisse de quitter le milieu maternel⁷.

L'angoisse-signal

L'angoisse signal n'avertit donc pas de « ... la prétendue perte du pénis », elle ne reproduit pas un prétendu événement phylogénétique, elle est uniquement « le signal... du défaut de l'appui que donne le manque » pour protéger le

1. *S* 10, p. 66.

2. *S* 10, p. 67.

3. *S* 10, p. 67. « Ce que l'enfant demande à sa mère est destiné à structurer la relation présence/absence que démontre le jeu originel du *fort/da*, qui est un premier exercice de maîtrise. Il y a toujours un certain vide à préserver qui n'a rien à faire avec le contenu, positif ou négatif, de la demande. C'est de son comblement total que surgit la perturbation où se manifeste l'angoisse » (*S* 10, p. 80).

4. *S* 10, p. 195 et 337.

5. *S* 10, p. 142.

6. *S* 10, p. 143.

7. *S* 10, pp. 377-378.

sujet de « rentrer dans le giron », c'est-à-dire se perdre tout entier dans l'image spéculaire. Freud s'est trompé. Il n'y a pas de « danger interne », mais seulement une angoisse de l'Autre : « Si le moi est le lieu du signal, ce n'est pas pour le moi que le signal est donné. » Le signal avertit le moi que l'Autre le désire, donc cherche à l' « annuler »¹.

LA JOUISSANCE

Pourquoi le moi court-il le risque d'être « annulé » par le désir de l'Autre ? D'abord, on l'a vu, parce qu'il peut être absorbé tout entier par l'image spéculaire que l'Autre représente pour lui, comme quand, dans le film de Téchiné, le héros se fracasse contre la porte de verre invisible. Ensuite parce qu'il n'est pas de meilleur moyen pour s'attacher l'Autre que de se faire « la cause » de son désir, en devenant l'objet de sa « jouissance », et pour cela de s'identifier à son objet partiel : « Du même mouvement dont le sujet s'avance vers la jouissance, c'est-à-dire vers ce qui est le plus loin de lui, il rencontre cette cassure intime, toute proche, de s'être laissé prendre en route à sa propre image, l'image spéculaire² ».

Dans son commentaire du rapport de Lagache, « Moi-idéal et idéal du moi », Lacan a produit un schéma, dit de l'expérience du bouquet renversé, qui rend compte des relations complexes qui existent entre un sujet, son image dans le miroir, et l'image que lui renvoie de lui-même l'image de sa mère dans le même miroir. Ce que l'enfant voit, c'est qu'il ne suffit pas à combler sa mère, et qu'il existe quelque chose d'autre que lui, qu'elle n'a pas, et qui excite son désir : le phallus du père. Conséquence importante, le phallus n'apparaît que comme ce qui manque à l'Autre, donc que comme châtré, ce que Lacan note par $-\phi^3$.

Si ce phallus châtré est ce qui manque à la mère, le sujet peut s'identifier à lui en fantasme pour se faire la cause du désir de la mère. Dans le fantasme de castration, si le sujet perd une partie précieuse de son image spéculaire, il peut aussi gagner une identification à un objet fécalisé, chu et déchu, qui va provoquer à coup sûr la jouissance de l'Autre.

Dans *Les temps qui changent*, tant que le héros essaie de séduire la femme qu'il aime en lui montrant sa richesse et sa puissance, par exemple en lui faisant

1. S 10, p. 179.

2. S 10, p. 20.

3. S 10, p. 53. Le phallus est plus important en tant qu'objet chu qu'en tant qu'organe érigé (S 10, p. 197).

livrer chaque jour une douzaine de roses magnifiques, il ne provoque chez elle aucun désir, mais au contraire une angoisse d'être envahie par un importun qui l'exaspère. Au contraire, comme le hasard fait qu'elle assiste à la scène, dès qu'elle le voit atterré, faisant sous lui et saignant du nez, il devient l'objet de son attention, puis de son désir, et la passion ancienne qu'elle éprouvait pour lui se rallume. À la fin du film, le héros a sombré dans un coma profond et vit dans un état végétatif, et elle a tout quitté pour veiller sur lui.

Il semble d'abord que, en décrivant la « jouissance », Lacan ne fasse que mettre l'accent sur le rôle de l'Autre dans ce que Freud a décrit depuis longtemps sous le nom de « masochisme moral ». L'existence du masochisme moral est le principal argument clinique de Freud en faveur de la pulsion de mort¹. Sans prendre position explicitement sur la question de la pulsion de mort, Lacan situe lui aussi ce qu'il appelle la « jouissance » « au-delà du principe de plaisir »². En cela, la jouissance se distingue radicalement de l'orgasme, et du « peu de satisfaction » qu'il apporte³. On sait bien que les névrosés jouissent inconsciemment de leurs symptômes et que, donc, « le symptôme est jouissance »⁴; on n'a pas attendu Lacan pour décrire des couples, ou des relations parents-enfants dans lesquelles un sujet préfère être l'objet fœcalisé de la jouissance du partenaire, plutôt que de trouver du plaisir dans une relation mutuelle; on doit sans doute davantage à Lacan d'avoir montré que, si l'analyste manifeste au patient son désir de le guérir ou de l'enseigner, il lui désigne du même coup comment se faire l'objet de sa jouissance, en restant malade, ou en étant frappé d'inhibition intellectuelle.

L'OBJET *a*

La manière la plus sûre de se faire l'objet du désir de l'Autre, c'est donc de se faire la cause de sa jouissance en se faisant son objet partiel. Toutefois, Lacan récuse la catégorie d'« objet partiel », parce que, dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, Freud fait des divers objets partiels des objets dont on peut être séparé, et que Lacan ne veut pas entendre parler de l'angoisse de séparation.

Le sein, le phallus, le « scyballe » et l'enfant, les objets partiels d'*Inhibition, symptôme et angoisse*, sont ce que Lacan appelle des « objets *a* ». Mais Lacan

1. Freud (1924), Le problème économique du masochisme, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 289.

2. S 10, p. 213. « Et c'est pourquoi cette jouissance peut se traduire par... un déplaisir » (S 10, p. 148).

3. S 10, p. 303.

4. S 10, p. 148.

en décrit bien d'autres, comme le prépuce dans la circoncision¹, l'œil², la voix³, le surmoi⁴, et même Jésus, qui, dans la Passion, se fait objet *a*, « résidu, objet chu » pour l'Autre, Dieu⁵. L'objet *a* est angoissant non parce qu'on pourrait le perdre, parce qu'on pourrait avoir à le partager⁶. Ce n'est jamais un objet perdu par le sujet, mais des objets « manquant dans l'Autre »⁷. L'objet *a* n'est pas l'objet du désir du sujet, mais sa cause⁸. L'objet *a* est ce qui échappe à la spécularisation et à la « signifiantisation »⁹.

L'objet *a* est lui-même le représentant d'une « Chose » innommable et irréprésentable pour l'Autre¹⁰. On pense à ces sujets qui, en se comportant sans cesse de façon abjecte pour leurs proches, font revivre sous leurs yeux des objets perdus à la génération précédente dans des conditions impossibles à représenter autrement.

L'AMOUR

Il résulte, de cette conception de la jouissance et de l'objet *a*, une vision désabusée de l'amour, puisque, pour se faire aimer, il n'y a pas de meilleur moyen que de se faire phallus châtré, et donc d'être pour l'Autre ce que l'on n'a pas soi-même¹¹ : « L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas¹² ».

LE REFUS DE L'INTÉRIORITÉ

L'objet *a* se présente tout d'abord comme ce qui résiste à l'assimilation par l'Autre, et donc comme ce qui est garant de la séparation entre le moi et le non-moi¹³. Mais l'espace dans lequel surviennent les événements psychiques décrits par Lacan s'accommode mal de la distinction dedans/dehors¹⁴. Il n'y a pas de « danger interne ». « L'appareil neurologique n'a pas d'intérieur¹⁵ ».

1. S 10, p. 247.
2. S 10, p. 276.
3. S 10, p. 342.
4. S 10, p. 341.
5. S 10, p. 192.
6. S 10, p. 53 et 107.
7. S 10, p. 337, pour la « mamelle », pour le phallus et pour l'objet anal.
8. S 10, p. 323.
9. S 10, p. 204.
10. S 10, p. 148.
11. S 10, p. 139.
12. S 10, p. 128.
13. S 10, p. 121.
14. S 10, p. 290 et 328.
15. S 10, p. 179.

Au modèle proposé par Freud dans « Le moi et le ça », dans lequel l'appareil psychique, avec le moi, le ça et le surmoi, est opposé au monde extérieur, Lacan substitue différents modèles sans dehors ni dedans, comme la bouteille de Klein¹ ou la bande de Moebius, qui n'a qu'une face, en sorte qu'en la suivant d'un bout à l'autre on passe d'un côté à l'autre sans la traverser². Pour passer de l'autre côté d'une bande de Moebius, il faut faire un trou dedans : le trou, c'est l'« objet *a* ». Mais ce trou ne pourrait être symbolisé³. Comme l'objet *a*, la bande de Moebius n'a donc pas d'image spéculaire⁴. Réciproquement, l'objet *a* a la forme d'une bande de Moebius⁵.

Le Cross-cap⁶ est un autre modèle topographique qui comporte, lui, un dehors et un dedans, mais sa section *a* la forme d'un « huit intérieur » semblable à la bande de Moebius⁷. Les formes topologiques comme le Cross-cap existent dans la nature⁸. Par exemple, les membranes embryonnaires ont cette structure⁹. D'où l'intérêt soutenu de Lacan pour les membranes embryonnaires et le placenta¹⁰.

PASSAGE À L'ACTE ET *ACTING OUT*

Lacan distingue le « passage à l'acte » et l'« *acting out* »¹¹. Le passage à l'acte, c'est le saut dans le vide « au moment où s'accomplit la conjonction du désir et de la loi »¹², c'est-à-dire la simultanéité de l'identification à un objet *a*, et de la condamnation de cette identification, par celui dont le désir était supposé, au contraire, être causé par cette identification¹³. L'objet *a*, c'est ce qui se laisse tomber¹⁴. L'exemple donné par Lacan¹⁵ est celui de la jeune homosexuelle vue en consultation par Freud¹⁶, qui s'était précipitée du haut d'un pont quand son père l'avait vue en compagnie de la femme qu'elle aimait.

1. S 10, p. 238.

2. S 10, p. 116.

3. S 10, p. 161.

4. S 10, p. 110.

5. S 10, p. 116.

6. S 10, p. 13, 51, 113, 115, 143.

7. S 10, p. 115.

8. S 10, p. 377.

9. S 10, p. 143.

10. S 10, p. 142, 143, 195, 267.

11. S 10, p. 93, 135 et 372.

12. S 10, p. 130.

13. S 10, p. 131.

14. S 10, p. 136.

15. S 10, p. 145.

16. S. Freud (1920), Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, tr. fr. D. Guérineau, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

Dans le passage à l'acte, le sujet sort de la scène¹. Au contraire, dans l'*acting out*, il reste sur la scène. On pourrait croire que la « scène », c'est la scène psychique, ou la scène du transfert, tandis que l'*acting out* serait un acte qui peut être interprété. Mais la définition de Lacan est plus large. La scène, c'est la scène de l'Autre, qui existe dans toute relation entre deux personnes. Elle s'oppose au « monde » – le monde, qui est « l'endroit où le réel se passe »². Quand l'homosexuelle de Freud se jette sur les rails, c'est un « passage à l'acte », parce que le jugement lu dans le regard du père la chasse de sa position de cause de son désir. Quand elle a une liaison avec la Dame, c'est un *acting out* parce que rien de ce qui survient entre elle et la dame ne l'a expulsé de cette position subjective.

De même, dans « Le cas Dora », quand Dora gifle M. K..., c'est un passage à l'acte, parce que la déclaration de M. K... : « Ma femme n'est rien pour moi », l'a expulsée de sa position de cause du désir pour les deux membres du couple. Quand elle a eu une histoire d'amour avec M. et Mme K..., c'est un *acting out*, parce que rien de ce qui survenait ne lui faisait perdre cette position.

LA FÉMINITÉ

Lacan prend fermement position contre³ la thèse de Freud sur l'envie du pénis chez la femme^{4, 5}. Il s'appuie (sans la nommer) sur la thèse de Lou Andreas-Salomé⁶ de la « location du vagin à l'anus »⁷ pour dénier l'existence de la « prétendue jouissance vaginale »⁸, car le vagin est insensible. Ici, « jouissance » doit être entendu au sens d'« orgasme ». Mais, si on distingue la jouissance de l'orgasme, celui de la femme a lieu dans « un point assez archaïque pour être plus ancien que le cloisonnement présent du cloaque »^{9, 10}. Il est donc plus facile aux femmes qu'aux hommes de se mettre en position d'objet *a* pour

1. S 10, p. 136.

2. S 10, p. 137.

3. « Ce que Freud manque là, nous le savons, c'est ce qui manque dans son discours. C'est ce qui est toujours resté pour lui à l'état de question : que veut une femme ? » (S 10, p. 152).

4. « La femme ne manque de rien » (S 10, p. 211).

5. « L'objet phallique ne vient pour elle qu'en second, et pour autant qu'il joue un rôle dans le désir de l'homme » (S 10, p. 214).

6. S 10, p. 307.

7. L. Andreas-Salomé (1915), « Anal » et « sexuel », tr. fr. I. Hildenbrand, in *L'amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, 1980, 209 p.

8. S 10, p. 87.

9. S 10, p. 307.

10. Le désir de la femme est curieusement localisé par Lacan : « Que le désir, qui n'est point la jouissance, soit chez elle naturellement là où il doit être selon la nature, c'est-à-dire tubaire » (S 10, p. 307).

l'Autre. Elles ont un rapport plus simple au désir de l'Autre¹, et elles comprennent mieux que les hommes le « rapport du désir à la jouissance »². Il en résulte que les analystes femmes ont plus facilement accès à leur contre-transfert, et qu'il n'est donc pas étonnant que ce soient surtout des femmes qui aient écrit sur ce sujet³.

Les femmes ne craignent pas, comme les hommes, de perdre leur phallus⁴, puisqu'« elles ne l'ont pas »⁵, mais elles redoutent de provoquer l'angoisse de castration de l'homme⁶. L'objet *a* de la femme, c'est « le membre perdu d'Osiris » ou c'est le sacré cœur de Marie Alacoque, ou encore le pénis du prêtre pour l'amoureuse des prêtres. Don Juan est un fantasme féminin, celui d'un homme incastrable⁷. Reprenant l'hypothèse plus classique de la femme comme phallus, Lacan écrit que la femme s'offre comme phallus « non détumescent »⁸.

PROCESSUS ANALYTIQUE

Le processus analytique pour Lacan consiste dans l'abandon successif de toutes les formes d'identification à l'objet *a* de l'Autre : « C'est dans la mesure où vous laissez sans réponse la demande que se produit quoi ? » Non pas l'agression suivie de régression, mais la « remise en question de ce que l'agressivité vise par sa nature – à savoir, la relation à l'image spéculaire. C'est dans la mesure où le sujet épuise contre cette image ses rages que se produit cette succession de demandes qui va à une demande toujours plus originelle, historiquement parlant, et que se module la régression comme telle⁹. »

Il n'y a pas de « reconstruction génétique », mais il y a une réinterprétation du « roc de la castration » : « Au contraire, c'est dans la mesure où sont épuisées jusqu'à leur terme, jusqu'au fond du bol, toutes les formes de la demande jusqu'à la demande de zéro, que nous voyons apparaître la relation de castration. »

1. *S* 10, p. 214.

2. *S* 10, p. 208.

3. *S* 10, p. 208 et 214.

4. *S* 10, p. 214.

5. *S* 10, p. 233.

6. « Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration ce qui manque à l'Autre » (*S* 10, p. 58).

Cette idée est au centre du rapport de Monique et Jean Cournut au Congrès de psychanalyse des langues romanes de 1992, « La castration et le féminin dans les deux sexes », *Revue française de Psychanalyse*, t. LVII, n° 5, 1993, 1353-1558.

7. *S* 10, p. 233.

8. *S* 10, p. 308.

9. *S* 10, p. 65.

NOVLANGUE

Lacan utilise toujours des formulations paradoxales qui choquent et qui obligent à remettre en question les idées reçues. Elles sont particulièrement fréquentes dans ce séminaire sur *L'angoisse*. Par exemple :

« Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration ce qui manque à l'Autre¹ ».

« Ne savez-vous pas que ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui engendre l'angoisse, mais son imminence ? »²

« La possibilité de l'absence, c'est ça la sécurité de la présence³ ».

« Il ne s'agit pas de perte de l'objet, mais de la présence de ceci, que les objets, ça ne manque pas⁴ ».

« Quel est le rapport du désir à la loi ? » Réponse : « C'est la même chose. » Le désir c'est la loi⁵.

« La castration du complexe n'est pas une castration⁶ »

« Après tout, la mère en soi n'est pas l'objet le plus désirable⁷ »

« L'angoisse est le signal du réel⁸ ».

« L'objet du désir de l'homme est l'absence de phallus⁹ ».

La métaphore n'oppose pas le sens propre au sens figuré¹⁰.

« L'orgasme, de toutes les angoisses, est la seule qui s'achève réellement¹¹ ».

« Le phallus constitue la castration elle-même¹² ».

Insistantes, ces formules chocs introduisent souvent à une idée nouvelle et intéressante. Parfois, elles sont de pures absurdités, comme l'idée que la mère n'est pas désirable pour l'enfant. Leur abondance finit par donner à la longue un sentiment de déjà lu ailleurs : elles évoquent les mots d'ordre en *novlangue* du « ministère de la Vérité » dans *1984*, de George Orwell, elles-mêmes

1. S 10, p. 58.

2. S 10, p. 66.

3. S 10, p. 67.

4. S 10, p. 67.

5. S 10, p. 97.

6. S 10, p. 113 et 125.

7. S 10, p. 125.

8. S 10, p. 188.

9. S 10, p. 215 et 231.

10. S 10, p. 250.

11. S 10, p. 275.

12. S 10, p. 308.

inspirées des slogans communistes comme la « dictature démocratique du prolétariat » :

« La guerre, c'est la paix. »
« La liberté, c'est l'esclavage. »
« L'ignorance, c'est la force¹. »

La comparaison n'est pas nouvelle. On avait comparé les alternances brusques de séduction et de menace qui caractérisent le style oratoire de Lacan dans son séminaire à la technique policière du « lavage de cerveau ». Lacan le sait, et y répond – en *novlangue*. Il est excellent, pour un psychanalyste, de se laver le cerveau – de ses idées fausses :

« Donc, ce que j'évoque ici pour vous n'est pas de la métaphysique. C'est plutôt un lavage de cerveau.

« Ce terme, je m'étais permis de l'employer il y a quelques années avant que l'actualité ne lui fasse un tort. Ce que j'entends, c'est, grâce à une méthode, vous apprendre à reconnaître à la bonne place ce qui se présente dans votre expérience...

« On a pu parfois m'objecter la présence à mon enseignement de certains que j'ai en analyse. Après tout, la légitimité de cette coexistence de ces deux rapports avec moi – celui où l'on m'entend et celui où, de moi, l'on se fait entendre – ne peut se juger que de l'intérieur...

« Lavage de cerveau, ai-je dit². »

Il l'a dit.

Gilbert Diatkine
48, boulevard Beaumarchais
75011 Paris

1. G. Orwell (1950), *1984*, tr. fr. A. Audiberti, Gallimard, « Folio », p. 43.

2. *S* 10, p. 85.